

CRITIQUE, opéra. MARTIGUES, Théâtre des Salins, les 10 et 11 janvier 2025. R. CAMPO : La Petite Sirène (2024). C. Barbier-Serrano, M. Vergez-Pascal, E. Roux-Chamoux, S. Monti. Bérénice Collet / Raoul Lay.

D'Andersen à Walt Disney, *La Petite Sirène* habite nos imaginaires. Composé par Régis Campo, l'opéra merveilleux *La Petite Sirène* accoste à Martigues avec l'Ensemble Télémaque. Adapté aux préoccupations sociales contemporaines, le conte ne renonce pas à la quête sacrificielle de l'héroïne amoureuse tout en visant un public "famille" qui manifeste son enthousiasme.

Dans un contexte préoccupant de la préservation identitaire des adolescents.es, *La Petite sirène*, libre adaptation du conte d'Andersen (1837), fait mouche par la qualité d'une réécriture signée par Régis Campo et par le fantastique d'un spectacle multimédias. En osmose avec le propos, la féerie de la mise en scène de **Bérénice Collet** (dramaturgie) participe de l'envoûtement du public « famille » qui remplit le Théâtre des Salins, à une encablure de l'étang de Berre. Un conte qui tentait Dvorak et son dramaturge Kvapil avec leur romantique

ondine *Rusalka* en 1901. En 2024- 2025, cette actualisation cible adroitement les maléfices des réseaux sociaux, contribuant ainsi au renouvellement des récits à l'opéra. Dès l'introduction, une adolescente échange des textos avec son harceleur qui la somme d'abandonner famille et amies pour le rejoindre (registre réel).

C'est par le biais d'un cauchemar – une mise en abyme du conte (registre fantastique) – que la jeune héroïne vit l'expérience traumatisante d'un amour sacrificiel en vue d'accéder à un autre monde. Lors de son réveil, elle sera « armée » pour repousser le cyberharcèlement. Baignée de lumières irisées (**Alexandre Ursini**) et d'ondoyantes vidéos (**Christophe Waksman**), la bulle aquatique du conte est circonscrite sur une moitié de scène depuis un placard magique à extensions (évoquant La Sorcière du placard aux balais ?) tandis que l'ensemble Télémaque occupe l'autre moitié dans la pénombre. Ce double dispositif est favorable à la synergie chanteurs / instruments comme à la diffusion d'une production nomade sur le territoire national. Les perruques et les costumes chamarrés des trois sirènes (**Christophe Ouvrard**) suggèrent la mouvance sous-marine.

Les cinq protagonistes sont incarnés par quatre chanteurs dont la déclamation évolue du parlé jusqu'au chanté et dont le jeu traduit l'esprit du théâtre musical ou du conte, plutôt que de l'opéra. Car les registres s'enchaînent sur un tempo ludique : féérique certes, mais aussi violemment cruel (la mutilation de la langue), grotesque (la sorcière aux pinces d'araignée de mer) et humoristique – le prince-dandy, consommateur de crustacés au restaurant. La vocalité nuancée de la Sirène est portée par la soprano **Clara Barber Serrano** avec une grâce touchante dans ses *solí* face au Prince terrien. Sa corporalité devient pathétique lorsqu'elle danse une valse hachée du fait

de la mutilation de ses nageoires. Maniant l'autorité maternelle aussi bien que la grandiloquence corrosive d'une sorcière-crustacée, **Marion Vergez-Pascal** incarne aussi la Grand-mère en alternance. La mezzo-soprano **Elsa Roux- Chamoux** (sœur de la sirène) marque sa présence tant par le grain capiteux de sa voix lors d'une *cansoun* en guise d'épithaphe que par ses ondulations expressives. Prince plutôt falot dans la dramaturgie, le contre-ténor **Sebastian Monti** tire son épingle du jeu par une ligne de chant reliée à la mélodie française, finement prosodiée.



Fort de compositions mélodistes (*Le Bestiaire*) ou lyriques antérieures, Régis Campos crée un univers instrumental qui suggère le monde contemporain – jeu de motifs autour de la clarinette basse (récurrent au réveil de l'adolescente) – ou celui aquatique et onirique avec des couleurs scintillantes. Grâce à l'excellent **Ensemble Télémaque** (6 instrumentistes) conduit par **Raoul Lay**, ces couleurs mêlent le cristal du

célésta ou du clavecin (synthé) aux harmoniques des cordes ou au frôlement d'archet sur le vibraphone. Au fil des mésaventures – le naufrage et le sauvetage du Prince, le pacte faustien avec la sorcière, l'incommunicabilité sur la terre – la matière semble émaillée de citations furtives : l'aquarium du *Carnaval des animaux*, *Orphée* de Gluck, le tétracorde descendant baroque. Cependant, passée la magie du premier ensevelissement aquatique ou bien de l'insolite tuyau harmonique, le découpage tranché des thématiques tend à lasser l'écoute. L'omniprésence d'un matériau par séquence – l'ostinato d'une échelle égrenée ou une rythmique à la Phil Glass – nuirait-elle à la fluidité de l'œuvre ?

Cette commande des Opéras de Nice (création en 2024), Toulon, Marseille et d'Avignon part à la rencontre de publics « famille » et scolaires. Astucieusement adaptées aux scènes partenaires, deux versions de la partition coexistent : avec un véritable orchestre ou bien un ensemble instrumental, comme ce soir au **Théâtre des Salins** à Martigues. Au-delà du plaisir communicatif d'un spectacle vivant dont témoigne le public intergénérationnel, l'urgence de préserver son identité sera-t-elle perçue par les jeunes ? Grâce à la tournée française de *La Petite sirène*, organisée par l'ARCAL, vous pourrez suivre ses prochaines escales : à l'Opéra Grand Avignon (6 et 7 février), l'Opéra de Marseille (3 et 4 avril) et l'Opéra de Massy (23 mai).

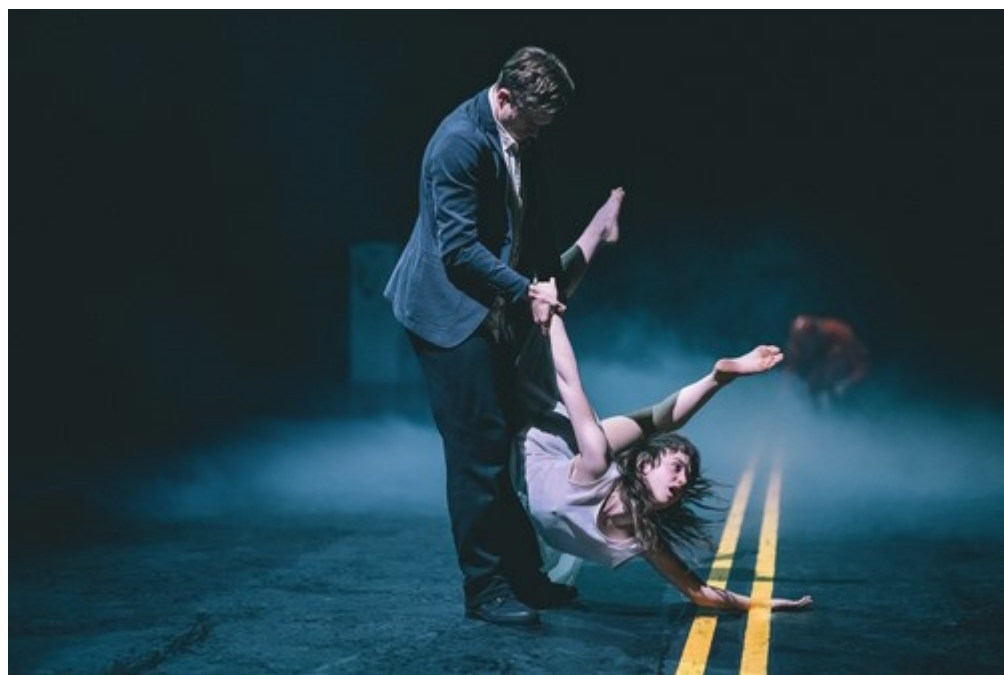
Critique, opéra. MARTIGUES, Théâtre des Salins, 10 et 11 janvier 2025. R. CAMPO : La Petite Sirène (2024). C. Barbier-Serrano, M. Vergez-Pascal, E. Roux-Chamoux, S. Monti. Bérénice Collet / Raoul Lay. Toutes les photos © Dominique Jaussein

CRITIQUE, danse. MARTIGUES, Théâtre des Salins, le 21 octobre 2022. CARRIZO / KYLIAN / PITE par le NEDERLANDS DANS THEATER I

Le Théâtre des Salins de Martigues, déjà reconnu pour sa programmation chorégraphique d'une exigence rare, accueillait pour une soirée d'exception le célèbre *Nederlands Dans Theater* (NDT1). Composée de vingt-huit des danseurs les plus prodigieux de la scène contemporaine, la formation d'élite de la compagnie a offert un triptyque d'une intensité rare, scellant l'alliance parfaite entre un lieu audacieux et une compagnie de légende. Ce fut un rendez-vous avec l'excellence, un moment de pur éveil artistique.

La soirée s'est ouverte dans un univers cinématographique et onirique avec *La Ruta* de l'Argentine **Gabriela Carrizo**. D'emblée, le spectateur est happé par une atmosphère de noirceur et d'étrangeté, une rêverie hypnotique qui oscille entre le cauchemar et la poésie la plus pure. Dans une scénographie évoquant un arrêt de bus perdu sur une route isolée, baigné d'ombres et de mystère, les interprètes déploient une gestuelle d'une virtuosité confondante, où les corps se tordent, chutent et se relèvent dans une sorte de

transe collective. La chorégraphe, connue pour son univers baroque et absurde avec la compagnie *Peeping Tom*, nous entraîne dans un flux d'images saisissantes, des sons de crashes aux apparitions fantomatiques, où le rire et l'effroi se côtoient. Cette plongée dans le subconscient, portée par une interprétation époustouflante, a littéralement captivé le public.



Après cet orage sensoriel, la soirée a pris une tournure plus méditative et abstraite avec ***Gods and Dogs*** du légendaire **Jiří Kylián**. Pour cette centième création pour le NDT, le maître tchèque signe une ode à la beauté, une exploration des frontières, aussi poreuses qu'invisibles, entre la perfection et l'animalité, la raison et la démence. Sur un arrangement électroacoustique du *premier quatuor à cordes* de Beethoven, les danseurs dessinent des lignes d'une pureté absolue. Les jeux d'ombres et de lumières sont si parfaitement maîtrisés qu'ils semblent donner vie à une autre dimension. Le rideau de lamettes argentées qui s'abat en fond de scène crée un effet de transe, tandis que les corps, en perpétuelle recherche de

connexion, disparaissent et réapparaissent dans un ballet d'une grâce infinie. Ce fut un moment suspendu, d'une beauté presque surnaturelle, qui a rappelé pourquoi Kylián reste l'un des plus grands visionnaires de son art.



Enfin, le programme s'est achevé par une œuvre d'une ambition et d'une urgence bouleversantes : ***Figures in Extinction [1.0]***. Cette collaboration entre la Canadienne **Crystal Pite** et **Simon McBurney**, le génial metteur en scène, a électrisé la salle. Il s'agit d'une réponse chorégraphique vibrante à la crise climatique, une litanie des espèces disparues qui prend vie sous nos yeux à travers les corps des danseurs. La magie de Pite réside dans sa capacité à transformer la matière humaine en une multitude de formes animales, végétales ou minérales, créant des tableaux d'une beauté sidérante. Portée par le souffle et les mots de McBurney et une bande-son immersive,

chaque séquence est un choc esthétique et émotionnel. Le spectacle se termine sur une note de puissant espoir, célébrant la force de la connexion humaine face à l'effondrement du monde.

En conclusion, ce programme était un véritable défi technique et artistique, relevé avec une maîtrise stupéfiante par les danseurs du **NDT1**. Le **Théâtre des Salins**, fidèle à sa réputation, a offert un écrin parfait à cette démonstration d'art total. Loin d'être un simple divertissement, cette soirée fut une expérience sensorielle et intellectuelle complète, une célébration de la beauté et de la résilience de l'art qui restera gravée longtemps dans les mémoires.

CRITIQUE, danse. MARTIGUES, Théâtre des Salins, le 21 octobre 2022. CARRIZO / KYLIAN / PITE par le NEDERLANDS DANS THEATER
I. Crédit photographique (c) Droits réservés